

## QUELQUES SOUVENIRS

Jean-Louis d'Arc<sup>1</sup>

### *La Fayette : un grand ami de la Pologne*

#### Avant-propos

Il n'est pas dans mon propos de vous raconter la vie du marquis de La Fayette, car c'est certainement, encore à l'heure actuelle, un des personnages les plus connus, aussi bien aux États-Unis où il participa activement à la Guerre d'Indépendance, qu'en France où il fut, au moins jusqu'en 1792, une des figures les plus emblématiques de la Révolution : ce qui lui valut, des deux côtés de l'Atlantique, le surnom de « Héros des Deux Mondes ».

Mais j'ai pu par contre vérifier, une fois de plus en cette année du deux cent cinquantième anniversaire de sa naissance (1757) où une ample littérature lui a été consacrée, qu'une facette de sa longue et riche existence, avec ses hauts et ses bas, était toujours quasiment passée sous silence, celle de ses relations privilégiées avec la Pologne, de son attachement particulier à ce pays, de son action en faveur des Polonais, notamment au moment de l'Insurrection de Novembre 1830, qui allait se poursuivre en fait jusqu'à son écrasement définitif, en septembre 1831, par les troupes du tsar Nicolas 1<sup>er</sup><sup>2</sup>.

#### *I - Découverte de la Pologne... aux États-Unis (1777-1784)*

Les relations privilégiées de La Fayette et de la Pologne vont en fait commencer lors de la Guerre d'Indépendance américaine. Certes, La Fayette avait déjà eu l'occasion de rencontrer quelques nobles polonais à la Cour de France, mais leurs relations n'avaient pas alors dépassé le stade des mondanités sympathiques.

<sup>1</sup> (ndr) Président de France-Pologne.

<sup>2</sup> C'est ainsi que dans le livre de quatre cents pages, paru en 2007, que Gonzague Saint-Bris consacre à La Fayette (Éd. Télémaque), sept lignes seulement, plus une note, sont relatives à la Pologne.

Par contre, en Amérique, il va faire vraiment la connaissance de deux officiers polonais, volontaires comme lui pour combattre aux côtés des Insurgents dans l'armée américaine. Ces deux officiers, s'ils sont peu connus en France, sont très populaires en Pologne, surtout le premier, Tadeusz Kościuszko, arrivé aux États-Unis comme capitaine du Génie, et plein de talent et d'espérances.

Après être brillamment sorti de l'École des Cadets à Varsovie en 1769, il bénéficia d'une bourse du Roi de France pour se perfectionner dans l'art d'assiéger et de défendre les places fortes, successivement à Mézières, pour les fortifications terrestres, et à Brest, pour les fortifications maritimes. Malheureusement, son avenir dans l'armée polonaise fut vite compromis car, se trouvant en garnison en Lituanie, il tomba amoureux de Ludwika Sosnowska, la fille de l'hetman, c'est-à-dire du commandant en chef des troupes du pays. Et comme le père de la jeune fille lui refusait la main de celle-ci, ne le trouvant pas assez huppé, il l'enleva, tout simplement. Sosnowski, furieux, envoya une troupe à la poursuite des amoureux, qui les rattrapa, récupéra la fille et corrigea sévèrement le jeune Kościuszko qui fut laissé quasiment pour mort sur le terrain. Écœuré, il quitta alors l'armée polonaise et s'engagea dans celle des Insurgents en 1776 avec le grade de colonel. Il y sera chargé, notamment, de fortifier les rives de la rivière Delaware en Pennsylvanie, pour empêcher la marine anglaise d'en remonter le cours. Mais sa grande œuvre sera la construction, en 1778-1780, d'une puissante forteresse sur l'Hudson pour protéger New York, au lieu dit West Point, qu'il choisira lui-même, et où se trouve maintenant la célèbre Académie militaire de l'armée américaine, ainsi qu'un obélisque monumental érigé à la gloire de son constructeur. Après la victoire de Yorktown, en 1781, où, avec ses pionniers, il prit d'assaut une des batteries du fort Georges qui défendait la ville (l'autre le sera par les troupes régulières françaises du Régiment du Gâtinais), Kościuszko sera nommé général de l'armée américaine, grade qui lui sera reconnu désormais en Pologne et ailleurs.

À cette date, La Fayette est déjà général, mais, à la différence de Kościuszko, il n'a reçu aucune formation militaire spécifique : à l'époque de son départ pour l'Amérique, il était simplement lieutenant en second au Régiment de Noailles, celui de son beau-père. Il est parti pour les États-Unis sans demander l'autorisation

de son chef de corps, et de plus en laissant son épouse sur le point d'accoucher. Aussi le duc de Noailles, furieux contre son gendre, a-t-il obtenu du Roi qu'il soit poursuivi comme déserteur !

Les activités des deux officiers étant complémentaires, La Fayette et Kościuszko faisaient tous deux partie de l'état-major de Washington ; ils eurent ainsi maintes occasions de se retrouver et de s'apprécier mutuellement, ayant l'un et l'autre des caractères assez semblables : c'étaient des esprits brillants, des meneurs d'hommes, avec un grand charisme, mais aussi des têtes brûlées, ne jugeant pas les événements avec toute l'objectivité requise, ce qui les conduira, l'un et l'autre, à quelques erreurs dans le déroulement de leur carrière, certes prestigieuse, mais aussi finalement assez chaotique.

Grâce à Kościuszko, La Fayette a commencé à découvrir réellement la Pologne et les Polonais, et également le rôle que ce pays eut et pourrait de nouveau jouer dans la politique européenne.

Mais le grand déclic va surtout se produire quand La Fayette se trouvera avoir directement sous ses ordres l'autre officier polonais de l'armée américaine, le général de cavalerie Kazimierz Pułaski. En 1777, La Fayette venait d'arriver en Amérique et, sur sa bonne mine plus une recommandation de Benjamin Franklin (et aussi après réception par Washington - ce qui l'avait fortement irrité - d'une note du gouvernement français lui demandant non seulement de ne pas l'enrôler dans l'armée américaine, mais même de le renvoyer immédiatement en France, où l'attendait une lettre de cachet pour désertion), il fut d'emblée nommé major général<sup>1</sup>.

La Fayette se trouva de ce fait immédiatement engagé dans la lutte contre le général anglais Cornwallis en Virginie. Leur première rencontre eut lieu sur les bords d'un ruisseau baptisé Brandywine, d'où le nom de cette bataille. L'engagement se solda par une cuisante défaite pour les Insurgents, défaite qui aurait pu d'ailleurs tourner au désastre : les Anglais étaient les plus nombreux, mieux armés, plus disciplinés. En voulant empêcher que ne se débandent ses

<sup>1</sup> En France, à l'époque, l'officier général de hautes fonctions d'état-major aux échelons élevés du commandement : par exemple, le maréchal Berthier fut général-major auprès de Napoléon ; en Allemagne et dans les pays anglo-saxons : l'équivalent d'un général de division, c'est-à-dire un grade important dans la hiérarchie militaire.

troupes composées essentiellement de miliciens virginiens débraillés et indisciplinés, qu'il n'avait pas encore bien en main, La Fayette fut, dès le premier choc, assez grièvement blessé à une jambe et, désarçonné, tomba de cheval. Mais, sur la recommandation de ses amis francs-maçons, il avait demandé, pour le seconder, son frère en maçonnerie, Kazimierz Pułaski. Celui-ci parvint, non seulement à sauver le jeune général-major, mais aussi à reprendre la situation en main et à éviter que la défaite ne tourne au désastre, arrivant même à sauver munitions et approvisionnements.

La Fayette fut très frappé par le courage et l'esprit d'initiative de son second, qui, en plus, lui avait sauvé la vie. Mais, malheureusement, deux ans plus tard, en 1779, alors que La Fayette était en mission en France, cette fois tout à fait officiellement, afin de demander au gouvernement français de hâter l'envoi d'un corps expéditionnaire pour aider les Insurgents, Pułaski sera tué à la bataille de Savannah, en Géorgie.

En 1825, lors de son grand pèlerinage de deux ans aux États-Unis, c'est La Fayette qui posera sur le lieu du combat la première pierre du monument consacré, selon ses propres termes, « à ce chevalier sans peur ».

## *II - Années glorieuses, puis incertaines (1784-1830)*

Rentré en France en 1784, après le traité de Versailles qui consacrait l'indépendance des treize colonies américaines, La Fayette va être à la fois auréolé de gloire et objet de beaucoup de jalousies, et même de nombreuses mesquineries, comme par exemple celle consistant à lui contester son grade de général obtenu dans une autre armée que celle du Roi Très Chrétien, ce qui le poussa, bien qu'appartenant à la haute noblesse, à rejoindre le clan des libéraux où, au contraire, il était considéré comme le pur héros de la création de ce nouvel État dont on admirait la constitution, parfait aboutissement des théories de Montesquieu et d'autres du Siècle des Lumières sur la séparation des pouvoirs.

Aussi, élu député de Riom aux États Généraux en 1789, il va, soutenu par l'enthousiasme populaire, s'impliquer à fond dans le déroulement des événements qui vont se succéder durant la grande Révolution, du moins jusqu'en août 1792.

En effet, grand triomphateur de la Fête de la Fédération le 14 juillet 1790 - c'est lui qui, commandant en chef de la Garde nationale, va, épée au clair sur l'autel de la Patrie, jurer « fidélité éternelle à la Nation, à la Constitution et au Roi » - il sera, après la chute du roi, vite dépassé par les événements dont il avait été largement l'instigateur et qu'il n'avait pas toujours su très bien gérer, comme, par exemple, la fameuse marche des femmes de Paris venues à Versailles « chercher le Boulanger, la Boulangère et le petit Mitron ».

Très vite il fut lui-même considéré comme un ci-devant suspect.

Alors qu'il était commandant de l'Armée du Nord, il fut décrété d'arrestation et ne trouva son salut qu'en passant à l'ennemi. Mais celui-ci, en l'occurrence l'Autriche, va le considérer comme un chef révolutionnaire aux idées dangereuses et se montrer particulièrement sévère à son égard en l'internant de manière très rigoureuse dans la sinistre forteresse d'Olmütz en Moravie, où il restera cinq ans jusqu'à sa libération par un certain général Bonaparte, car elle fera partie des conditions préliminaires du traité de Campoformio en avril 1797.

Ce qui est remarquable, c'est que La Fayette pensa alors à Stanislas Auguste Poniatowski, encore, pour peu de temps, roi de Pologne, pour l'aider à sortir de captivité. Parmi les autres souverains qui se vantaient d'être des despotes éclairés, Stanislas Auguste, dernier roi de Pologne, pouvait être considéré en effet comme un « libéral éclairé », puisqu'il venait de promulguer la fameuse Constitution du 3 Mai 1791 (qui est toujours celle de la Pologne, après avoir été « suspendue » par les autorités communistes, qui n'avaient pas osé l'abroger), fortement inspirée de celle des États-Unis.

Stanislas Auguste Poniatowski, pour sa part, ne considérait pas La Fayette comme un dangereux agitateur. Il l'écrivit même à son ambassadeur à Paris, après le fameux épisode de la cocarde tricolore à l'Hôtel de Ville en juin 1790 : « J'applaudis à la gloire du marquis de La Fayette et lui fais mes félicitations. Mon amitié pour lui augmente chaque fois que j'apprends l'usage si humain et si sage qu'il fait de son autorité ».

Il faut dire que la manière dont La Fayette avait, lui-même, délicatement accroché à la robe de la Reine la cocarde symbolisant

les nouvelles couleurs de la France, puis, respectueusement, baisé sa main, avait tout pour enflammer les Polonais (les seuls, peut-être, à pratiquer encore aujourd'hui systématiquement le baise-main). Les Polonais appréciaient aussi la manière dont il s'était investi dans la Déclaration des Droits de l'Homme, à la rédaction de laquelle il avait largement collaboré, et aussi dans la création d'une Garde nationale dont il va devenir le général et qui fut considéré par les Polonais comme « une institution à la fois civique et militaire qui condamne les gouvernements arbitraires à l'alternative d'être vaincus s'ils ne l'imitent pas ou d'être renversés s'ils osent l'imiter ». Quant à la cocarde tricolore, elle devint en Pologne l'emblème de tous ceux qui, autour du roi, voulaient faire du pays un État moderne - ce que ne permettront pas ses voisins immédiats, l'Autriche, la Prusse et la Russie, qui répliqueront en la rayant purement et simplement de la carte politique de l'Europe pendant cent vingt-cinq ans, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale.

L'idée de La Fayette était d'obtenir un appui polonais pour s'évader de sa prison et de se réfugier en Pologne, car, selon lui, « il suffirait de toucher le territoire polonais pour être en sûreté » - ce qui n'était peut-être pas certain, compte tenu de la tournure prise ensuite par les événements. Mais ce n'était pas la première fois - et ce ne sera pas la dernière - que La Fayette se trompera.

Quoi qu'il en soit, la tentative d'évasion eut bien lieu, avec l'aide d'agents polonais qui fourmillaient dans toute l'Europe : Stanislas Auguste avait un très bon service de renseignements mais pas assez de troupes pour en tirer ensuite quelque avantage contre ses encombrants voisins. La tentative échoua : La Fayette fut blessé et en conséquence astreint à des conditions de détention encore plus strictes.

Comme Kościuszko, La Fayette va rester à l'écart de l'épopée napoléonienne, en dépit des efforts de Bonaparte, puis de Napoléon pour se l'attacher, comme il le tentera aussi avec Kościuszko. Mais La Fayette considérait Napoléon comme appartenant à la race des tyrans contre laquelle il avait toujours combattu. Il refusa donc successivement la grand-croix de la Légion d'Honneur, le maréchalat et le poste d'ambassadeur à Washington. De guerre lasse, comme il le fera aussi pour Kościuszko, Napoléon le laissera dans son coin, mais en le faisant néanmoins surveiller, car, si Kościuszko se tenait

tranquille, le château de La Grange, en Seine-et-Marne, propriété de La Fayette, non loin de Montigny-sur-Loing, en bordure de la forêt de Fontainebleau, où habitait Kościuszko, était un repaire de libéraux, dont les conspirations en tous genres, heureusement pour La Fayette, ne dépassèrent jamais les limites de son parc.

Toutes les occasions étaient bonnes pour que La Fayette et Kościuszko se rendent visite : l'Indépendance Day, l'anniversaire de Raclawice - la grande victoire de Kościuszko pendant sa campagne de 1794 pour libérer la Pologne du joug russe - ou de la Constitution du 3 Mai ou de la prise de la Bastille... En 1803, quand La Fayette se cassa la jambe en tombant de cheval, Kościuszko vint à plusieurs reprises prendre de ses nouvelles.

En 1812, avant l'invasion de la Russie par Napoléon, reprenant l'idée chère à Talleyrand de la recréation du royaume de Pologne pour faire de ce pays un État-charnière entre l'Europe impériale et la Russie, La Fayette écrivit à Jefferson, devenu président des États-Unis depuis 1801, après avoir été leur ambassadeur à Paris, pour lui demander de bien vouloir appuyer cette idée auprès l'Empereur, au nom de l'équilibre européen qui supposait d'arrêter l'expansion russe vers l'Ouest. Là encore, l'Histoire en décida autrement.

En 1814, La Fayette partagea les illusions de Kościuszko sur le libéralisme du tsar Alexandre, qui, certes, reconstitua bien le royaume de Pologne, mais sous son égide avec un vice-roi russe.

En octobre 1817, lors de la mort de son ami Kościuszko, c'est lui qui va être l'organisateur de son service funèbre.

Début 1830, lors des festivités organisées par les Polonais de Paris pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Kościuszko, le portrait de celui-ci « dans un habit révolutionnaire de paysan polonais » (c'est ainsi que l'on représente habituellement Kościuszko) lui fut solennellement offert. Dans son discours de remerciement, La Fayette dira notamment : « Notre amitié date de cinquante-trois ans, lorsque nous avons eu l'honneur de combattre sous le drapeau des États-Unis. L'Histoire a consacré l'époque où, à la voix de Kościuszko, la Pologne se souleva pour reconquérir son indépendance. On l'a vu, depuis, dédaigner tour à tour les avances et les cajoleries de

deux puissants empereurs qui, au faîte de leur prospérité, mettaient plus de prix à l'appui de son nom auprès de vous qu'à la magie de leur triomphe et à la force de leurs armées, et qui lui offraient tout, excepté les deux choses qu'il voulait : l'indépendance et la liberté de son pays. Vous venez de dire, Messieurs, que les Polonais vivaient de souvenirs, mais il leur appartient de vivre encore d'espérances. Je me sens uni de tout mon cœur à leur vœu ».

De même qu'il était resté à l'écart de l'Empire, La Fayette va bouder la Restauration qui, pour lui, n'est qu'un retour à un Ancien Régime qu'il combattit trente ans plus tôt. Élu vice-président de la Chambre des Députés, il va diriger l'opposition, et son salon, dans son hôtel du 8 rue d'Anjou à Paris, fut le rendez-vous de tous les mécontents : émigrés déçus de ne pas retrouver leur patrimoine, républicains, ex-révolutionnaires, partisans d'une monarchie constitutionnelle comme Benjamin Constant, francs-maçons de tout poil à la devise engageante « Aide-toi, le Ciel t'aidera », et même carbonari, membres d'une société secrète italienne dont le but était l'indépendance de l'Italie vis-à-vis de l'Autriche qui en occupait une partie importante, et, en même temps, son unification. Comme les carbonari étaient une émanation de la franc-maçonnerie locale, il ne fut dès lors pas étonnant que ce soit La Fayette, haut dignitaire français, qui en devint le président pour la France. Et non plus qu'en 1821, il soit chargé de réorganiser dans le même style à connotation patriotique les loges polonaises de France.

Il était aussi normal que la Révolution de 1830 et l'arrivée d'un Roi des Français - et non plus de France - Louis-Philippe, le projetent de nouveau sur le devant de la scène politique. Le nouveau roi, au premier abord, semblait correspondre tout à fait au schéma dont il avait rêvé jusqu'en 1792. Mais, là encore, il va être cruellement déçu : Louis-Philippe ne tint pas les promesses qu'il avait faites avant d'arriver au pouvoir. Redevenu commandant de la Garde nationale, La Fayette fut vite destitué de son commandement, et il repassa d'autant plus vite dans l'opposition que sa déception à l'égard du nouveau régime allait encore s'amplifier du fait de l'attitude plutôt pro-russe et donc anti-polonaise qu'allait prendre le roi lorsqu'éclata en Pologne l'Insurrection de Novembre 1830.

### *III - Aide aux Polonais révoltés (1830-1831)*

L'Insurrection de Novembre allait, partie de Varsovie, s'étendre à une grande partie de la Pologne, et ne sera définitivement matée, par deux armées russes, qu'en septembre 1831, au prix de lourdes pertes. Dès qu'elle fut connue en France, l'insurrection déclencha un mouvement d'opinion extraordinaire en faveur des insurgés, exacerbé encore par le refus de Louis-Philippe de s'engager, par crainte de mécontenter la Sainte Alliance - composée des occupants de la Pologne - et, par là même, de ne pas être reconnu par les cours européennes.

D'emblée, La Fayette va, pour sa part, s'engager à fond, et, d'abord, essayer de convaincre le roi : « Quelle gloire pour la Révolution, et pour votre règne, si la honte des dernières années de Louis XV et la perfide indifférence de Bonaparte à l'égard de ce malheureux pays pouvaient être réparées ! » Au moins, puisqu'il est partisan du non-interventionnisme, qu'il obtienne aussi la neutralité des autres pays, notamment de la Prusse qui constituait un écran entre la France et la Pologne ! Elle avait bloqué tous les avoirs polonais, interceptait les courriers et arrêtaient systématiquement les ressortissants polonais, voire les livrait à la Russie s'ils étaient considérés comme révolutionnaires. Mais en vain : Louis-Philippe ne céda pas.

Alors La Fayette va se déchaîner à la Chambre des Députés pour mobiliser une opinion publique déjà favorable, ne serait-ce que pour venger le désastre de l'hiver 1812 et Waterloo, comme on avait, cinquante ans plus tôt, vengé le Traité de Paris en aidant les Américains : « Le soleil de la liberté monte sur l'horizon de la Pologne. Ses enfants se distinguent par le plus profond dévouement à l'indépendance de leur patrie. Ce drapeau qui nous mettait en juillet à la tête de la liberté européenne, il a passé de nos mains dans celles des Polonais ».

La Fayette prit alors un aide de camp polonais, Leonard Chodźko, qui restera avec lui jusqu'à son expulsion de France par les autorités royales en juillet 1832. Dès janvier 1831, il fut à l'origine de la création du Comité central en faveur des Polonais, auquel adhéra tout de suite une bonne partie de l'élite française : Victor Hugo, Alexandre Dumas, Casimir Delavigne, Béranger, le sculpteur David

d'Angers, le général Lamarck, le baron Larrey, Las Cases, Zeltner, ancien aide de camp de Kościuszko, les fils du général Bertrand, et même Sophie de Ségur, la célèbre comtesse, pourtant née russe...

L'enthousiasme fut d'autant plus grand que des documents trouvés au château du Belvédère, résidence à Varsovie du grand-duc Constantin, frère du tsar Nicolas 1<sup>er</sup> et vice-roi de Pologne, après sa prise d'assaut par les insurgés, prouvaient que le Tsar s'apprêtait à rassembler des troupes pour étouffer les révolutions de juillet en France et en Belgique.

Tout le monde se mobilisa en faveur de la Pologne. Une partie des recettes des théâtres fut versée au Comité ; partout on organisa des collectes baptisées « denier du Polonais », et des loteries ; les invalides versèrent deux mille francs<sup>1</sup> ; les officiers du ministère de la Guerre donnèrent la moitié de leur solde d'un mois ; les gardes nationaux rassemblèrent à Lille deux mille francs, à Châlon-sur-Saône huit cents francs ; les élèves des écoles, par exemple à Lons-le-Saunier, la somme destinée à l'achat des prix de fin d'année, deux cent cinquante francs ; des fonds provinrent même de Tunis et d'Alexandrie ! Le maréchal Soult lança un appel solennel pour secourir « ses compagnons d'armes et de gloire ». La Fayette lui-même cotisa pour vingt mille francs : certes, il disposait de très confortables revenus, ne serait-ce que ceux des terres qui lui avaient été données par les Américains outre-Atlantique ; néanmoins son don représentait tout de même l'équivalent de presque cent mille euros. Au total furent collectés près de six cent cinquante mille francs (trois millions d'euros), somme énorme pour l'époque. Et il faut sans doute la multiplier par deux en comptant les aides directes données individuellement. En outre, un emprunt fut lancé par trois banques, qui va rapporter plus de trois cent mille francs.

On collecta aussi des armes et des munitions un peu partout, notamment auprès des vétérans de la Grande Armée, plus toute une cargaison récupérée à Marseille et destinée à l'Italie, et même des canons anglais. Au total, il y en eut pour plus de cent mille francs. Malheureusement, une bonne partie, transitant par voie de terre,

<sup>1</sup> Il s'agit bien entendu de francs Germinal or valant sensiblement aujourd'hui 4,50 euros.

en sera confisquée par la Prusse : seules parviendront à destination celles acheminées par la Baltique ou via la Turquie.

Des volontaires se tinrent prêts à partir pour la Pologne afin d'aider les insurgés : quarante médecins, choisis par Larrey, dont Antomarcchi qui avait été un des médecins de Napoléon à Sainte-Hélène et va devenir Inspecteur général des hôpitaux militaires de Pologne ; des officiers, dont plusieurs généraux ; et également des civils, notamment des ouvriers spécialisés de l'armement. Des propositions furent faites pour recevoir de jeunes Polonais dans des écoles françaises, et aussi des offres diverses de prestations gratuites.

Conjointement, fut aussi créé, à l'initiative de La Fayette, un Comité polono-américain, présidé par le grand écrivain Fenimore Cooper. Ce comité collecta également des fonds : vingt mille francs en 1831 ; il envoya aussi du matériel, dont des drapeaux confectionnés par la jeunesse de Boston ; enfin il recruta des volontaires. La Fayette sensibilisa aussi les Loges maçonniques britanniques : dix mille francs seront ainsi collectés.

Il rêva même de reconstituer des Légions polonaises avec les Polonais de France. Mais sa tentative se solda par un échec, parce que, si de nombreux officiers polonais avaient pu émigrer en France pour ne pas servir dans l'armée russe ou prussienne, (les occupants étaient trop heureux de s'en débarrasser), les soldats, eux, étaient systématiquement retenus en Pologne et faisaient l'objet d'odieuses pressions - bastonnades, déportation en Sibérie ou dans le Caucase, envoi des enfants dans des colonies militaires, filles servant à l'amusement des officiers... - pour leur enlever toute velléité de partir.

En février, en remerciement pour son action, la nouvelle Diète polonaise nomma La Fayette Premier Grenadier de la Garde nationale polonaise, et il en portera pour la première fois l'uniforme pour accueillir, au cours d'un grand banquet, deux représentants du Gouvernement national polonais, le sénateur Ludwik Plater (qui, demeuré en France, sera le créateur de la Société Historique et Littéraire Polonaise et un de ses premiers vice-présidents), ainsi que le général Karol Kniaziewicz ancien des Légions polonaises de Dombrowski et des Lanciers polonais de la Garde impériale : c'est lui, entre autres, qui avait été chargé par Bonaparte de rapporter au

Directoire les drapeaux ennemis pris pendant la première Campagne d'Italie.

En mars, de violentes manifestations eurent lieu à Paris devant l'ambassade de Russie, dont les vitres furent brisées.

En juillet, on fêta le premier anniversaire de la Révolution de 1830 aux cris de « Vive la Pologne ! À bas Nicolas ! »

L'insurrection polonaise, d'abord victorieuse (quatorze mille soldats russes faits prisonniers, plusieurs dizaines de canons récupérés) va très vite souffrir d'un manque d'unité de commandement, si bien que de nombreux succès ne purent être convenablement exploités, et que de nombreuses occasions de victoires seront perdues, par manque de coordination entre les différents groupements d'insurgés et leurs chefs - qui représentaient pourtant, au total, plus de cent cinquante mille hommes.

Ce manque d'unité offensive va permettre aux Russes, en septembre, de prendre Varsovie en tenaille avec deux armées, et de l'occuper à nouveau, en se livrant à de telles représailles que tous les combattants ayant été mis hors de combat, le maréchal Sébastiani, alors ministre français des Affaires étrangères, pourra déclarer à la Chambre des Députés, avec une totale absence de tact et d'à-propos : « L'ordre règne à Varsovie », expression restée célèbre.

#### *IV - Inaltérable fidélité à la cause polonaise (1831-1834)*

La nouvelle de la chute de Varsovie, dès qu'elle fut connue à Paris, entraîna des mouvements hostiles à l'égard du roi et de son gouvernement, qui frisèrent l'émeute. Casimir Perier, alors Président du Conseil, fut malmené par la foule place Vendôme, pour avoir dit à la Chambre des Députés : « Nous ne concédons à aucun peuple le droit de nous forcer à combattre pour sa cause, et le sang des Français n'appartient qu'à la France ».

Le Comité central en faveur des Polonais, toujours sous l'impulsion de La Fayette, maintenant âgé de soixante-quatorze ans, mais toujours aussi vert, et le visage sans la moindre ride, fut, plus que jamais, actif. La collecte de fonds continua de plus belle, cette fois

pour aider les réfugiés polonais qui affluaient, fuyant le renforcement du joug russe, voire craignant pour leur vie ou la déportation en Sibérie. Quêtes, bals, loteries se multiplièrent. Quelques exemples : une collecte à Metz en 1832 rapporta ainsi douze mille francs ; un emprunt basé sur le stock d'armes non encore expédié en Pologne fut lancé à cent francs le titre et rapidement couvert ; à Lyon, on frappa une médaille qui fut vendue en souscription ; un peu partout se créèrent des comités d'accueil couplés avec des institutions charitables, pour recevoir les nouveaux arrivants, notamment, déjà, dans l'Est et le Nord de la France : à Strasbourg, Nancy, Metz, Belfort, Valenciennes, Amiens... Ce furent d'abord surtout des hommes, mais, rapidement, dans la mesure du possible, leurs familles les rejoignirent pour éviter, en représailles, d'être envoyées en déportation.

L'idée de La Fayette et de son comité était de les laisser se regrouper ensuite un peu partout sur le territoire français pour éviter qu'ils soient isolés au milieu d'une population française qui, tout en étant dans l'ensemble très polonophile, a toujours, par principe, quelques réticences à accueillir des gens qui ne parlent pas la même langue qu'elle - encore qu'à l'époque, toute la société polonaise parlât parfaitement le français ! Il faut en effet signaler que les gens qui arrivaient étaient dans l'ensemble des officiers supérieurs, des intellectuels, des artistes, et non des mineurs de fond ou des ouvriers métallurgistes. C'est ce qu'on va appeler la « Grande Émigration », grande non en quantité, mais en qualité. Seul était considéré comme obligatoire le regroupement des étudiants dans les villes universitaires : Poitiers pour le droit, Montpellier pour la médecine, et celui des militaires, évidemment, dans des villes de garnison.

Mais bien vite le gouvernement français s'en inquiéta, notamment, du regroupement des militaires qui pourrait être l'amorce, selon le vœu d'ailleurs de La Fayette, déjà exprimé, de futures légions polonaises. Il envisagea même, pour s'en débarrasser, de les expédier combattre en Algérie. Mais l'opinion, mobilisée par le Comité central qui comptait, il faut le rappeler, de nombreuses têtes d'affiche influentes, comme Victor Hugo, s'opposa à cette quasi-déportation.

La Fayette, de son côté, continua à se déchaîner à la Chambre des Députés, et, surtout, lors des banquets organisés pour sensibiliser

encore plus l'opinion, où il apparut souvent dans son uniforme de garde national polonais, et où, avec des discours enflammés, il célébrait tout à la fois la pérennité de l'amitié franco-polonaise : « Toute la France est polonaise, depuis le vétéran de la Grande Armée qui parle de ses frères polonais, jusqu'aux enfants des écoles qui nous envoient tous les jours le produit de leurs faibles épargnes pour aider la cause polonaise », et en même temps « cette impérissable nation polonaise qui reparaitra bientôt libre, fière et indépendante, cependant que les trônes despotiques et les tyrans oppresseurs auront été réduits en poussière ».

Le Comité central se battra également pour obtenir du gouvernement - toujours réticent - des passeports, notamment pour les officiers ayant servi dans l'armée autrichienne (plus de quatre cents), ce qui ne posa pas trop de problèmes, ou prussienne, dans laquelle les militaires polonais compromis ou suspectés de l'être étaient, au mépris des règles internationales, condamnés aux travaux forcés en forteresse. Les autorités françaises, bien sûr, ergotèrent, et auraient voulu faire un distinguo subtil vis-à-vis de ceux qui étaient « gravement compromis » - mais à partir de quand l'était-on ?

De manière générale, le gouvernement français aurait préféré garder la haute main sur l'établissement en France des émigrés polonais, qu'ils soient militaires ou civils, en créant des « dépôts » dans diverses villes françaises, pas trop importantes, et pas trop proches les unes des autres, comme Avignon, Besançon, Bergerac, Bourges, Caen, Tours..., avec, bien sûr, de nombreuses arrière-pensées : par exemple, d'Avignon on aurait pu en envoyer un certain nombre en Algérie - ce qui ne se fera pas : de Besançon, en expulser quelques-uns en espérant les faire accueillir par la Suisse - ce qui se fera : un certain nombre s'y établiront, en dépit de la Sainte Alliance faisant pression pour qu'ils soient expédiés aux États-Unis. En fait, tous les prétextes furent saisis pour, à partir des dépôts, en expulser ceux qui étaient considérés comme compromettants, le plus souvent, d'ailleurs, à la demande de la Russie. Ainsi, par exemple, une douzaine d'officiers considérés comme déserteurs par la Russie, seront expulsés de Bourges sans passeport, ce qui équivalait à une extradition, sous prétexte qu'ils avaient tenu des propos séditieux contre le Tsar.

Bien entendu, La Fayette va s'élever contre ces pratiques de regroupement obligatoire, facteur, selon lui, de tensions et de troubles, car s'il était effectivement, on l'a vu, partisan du regroupement des militaires et des étudiants, il ne l'était pas du tout de celui des civils : « J'ai toujours pensé qu'il était plus convenable et plus prudent de laisser les réfugiés se disperser dans les départements et y chercher les moyens de s'occuper ». C'était d'autant plus réalisable que, très vite, il y aura des comités d'accueil un peu partout en France, avec même des antennes en Belgique et jusqu'en Norvège.

Enfin, toutes les têtes d'affiche finiront par rester impunément à Paris ou dans sa périphérie immédiate, bien qu'en principe la capitale leur soit interdite. Ainsi, notamment, outre le comte Plater et le général Kniazewicz, déjà nommés, le prince Adam Czartoryski, qui fut le président du gouvernement national polonais et sera le premier président de la Société Historique et Littéraire Polonaise ; le comte Władysław Ostrowski, maréchal de la Diète pendant l'insurrection ; son frère le général Antoni Ostrowski ; le général Skrzynecki, un des généralissimes des armées polonaises pendant l'insurrection ; l'historien Joachim Lelewel, membre du gouvernement national polonais, créateur et premier président du Comité national de l'immigration polonaise ; et le général Józef Dwernicki qui lui succèdera à la tête du Comité national après son expulsion en juillet 1832 du fait de ses idées « social-démocrates ».

Dwernicki sera aussi un des principaux fondateurs, en 1842, de l'École polonaise de Paris qui restera trente ans au 56 boulevard des Batignolles, d'où sa dénomination la plus connue d'« École polonaise des Batignolles », avant d'être transférée 13 rue Lamandé, non loin de là.

Ce général, dont un magnifique portrait se trouve au Musée du Luxembourg, eut une carrière assez exceptionnelle : brillant artilleur, il fit partie des troupes du Grand Duché de Varsovie sous les ordres de Poniatowski, participa à la campagne de Russie en 1812 et à la bataille de Leipzig en 1813. En 1814, c'est lui qui défendit à Paris la barrière de Pantin. Rentré en Pologne avec la rosette de la Légion d'Honneur, il était en 1830 général de division dans l'armée russe en Pologne. Lors de l'insurrection, il va tout de suite passer du côté des insurgés et être un des héros de la lutte pour la reconquête de

la liberté, notamment en réussissant, en février 1831, avec un corps de cinq mille hommes, à rejeter les Russes largement au-delà de la Vistule. Finalement, submergé par le nombre, il se réfugia dans la partie autrichienne de la Pologne pour ne pas être fusillé par les Russes, et, de là, après un bref internement, il put gagner la France avec la bénédiction des autorités autrichiennes.

L'expulsion de Lelewel fera grand bruit. Ayant particulièrement sympathisé avec La Fayette, il fut, devenu lui aussi proscrit, hébergé au Château de la Grange. Et c'est là qu'il fut arrêté par la police qui profita d'une absence du maître du logis, lequel jouant de son autorité morale, s'y serait certainement opposé. Saisissant ce prétexte, il provoqua une violente interpellation à la Chambre des Députés, où il mit en cause la politique générale du gouvernement qui n'hésitait pas à se commettre à « une camaraderie avec les gouvernements despotiques ».

Jusqu'en novembre 1833, La Fayette va continuer à exercer son activité infatigable, et à utiliser son immense prestige en faveur des quelque dix mille Polonais finalement installés en France, afin d'obtenir pour eux des mesures d'ordre général, comme, en plus d'un passeport permanent pour ceux ne disposant pas de leurs papiers, une allocation journalière de trente sous qui, bien que modeste, était, à l'époque, loin d'être négligeable : en équivalent actuel, sensiblement deux cents euros par mois (bien des gens, actuellement, en Pologne, ne les gagnent toujours pas !), cette allocation de base augmentant d'ailleurs en fonction du grade (pour les militaires) ou de la fonction (pour les civils), par exemple, pour un officier supérieur, elle passait de quarante-cinq à soixante francs (trois cents euros), pour un général de brigade à cent francs (quatre cent cinquante euros), de division à deux cents francs (neuf cents euros), d'armée à deux cent cinquante francs (mille cent cinquante euros), un ex-membre du gouvernement national recevant lui deux cents francs (neuf cents euros)...<sup>1</sup> Et aussi des mesures particulières, notamment pour les jeunes : admission de quelques sous-lieutenants particulièrement bien notés à l'École Polytechnique, et de jeunes filles d'officiers polonais ayant reçu cette décoration, à l'Institution de la Légion d'Honneur.

<sup>1</sup> À titre de comparaison, l'allocation retraite mensuelle attribuée en France par la Sécurité Sociale est en 2007 de six cents euros.

Le 3 janvier 1834, il va encore à la Chambre des Députés lancer une diatribe contre le gouvernement, mais ce sera la dernière : « Qu'est devenue, Messieurs, cette nationalité polonaise que la Chambre, de concert avec le roi, a déclaré sur l'honneur ne devoir pas périr ? » C'est à cette date aussi qu'il fut solennellement reçu membre d'honneur de la Société Historique et Littéraire Polonaise.

*Conclusion : la Pologne reconnaissante (?)*

Le 12 février, étant déjà grippé, il voulut tout de même suivre l'enterrement d'un ami, ce qui aggrava son mal, et dut s'aliter pour ne plus se relever. Jusqu'à la fin, il resta tout à fait lucide, et l'une de ses dernières pensées avant de mourir, le 20 mai, à soixante dix-sept ans, aura été certainement pour la Pologne.

Ses obsèques furent grandioses : c'étaient des officiers polonais qui portèrent son cercueil, et ce fut le général Dwernicki qui fera son oraison funèbre : « Un événement à jamais déplorable vient de nous couvrir de deuil : La Fayette a cessé de vivre. L'heure fatale qui a privé les peuples d'un si grand défenseur retentit profondément dans le cœur des vivants et remplit les nôtres de douleur... Sa vie, longue comme un siècle, a brillé d'un éclat aussi pur à sa fin qu'à son aurore. Nous, Polonais, jetés sur cette terre hospitalière, nous n'avons cessé de recueillir de sa bouche des paroles de consolation et d'espoir. Qui de nous ne l'a connu, qui de nous ne le pleurera, qui de nous ne sentira toute l'immensité de cette perte ? La gratitude que nous portons, nous autres Polonais, à La Fayette, est d'autant plus sincère et profonde qu'il connaissait et estimait à leur pleine valeur les qualités de l'âme polonaise : la foi, l'attachement à la liberté immortelle. C'est la Pologne libre, forte, sûre de son avenir, consciente de son rôle, qui lui rend hommage ».

Et, de sa retraite de Belgique, après son expulsion de France, le fidèle Leonard Chodźko pourra écrire au fils de La Fayette : « La Pologne et les Polonais ont été pour les vieux jours de La Fayette ce que fut l'Amérique pour sa jeunesse. Pour les Polonais comme pour les Américains, il fut l'incarnation de la liberté ».

Le 26 juin 1834, la Société Historique et Littéraire Polonaise décida d'ouvrir une souscription pour frapper une médaille en son honneur, gravée par le sculpteur polonais Oleszczyński.

Trop âgé pour combattre, comme il le fit en Amérique, l'épée à la main, aux côtés des patriotes polonais, c'est néanmoins avec une ardeur juvénile qu'il aida la cause polonaise par ses discours et ses écrits. Il mérite de figurer parmi le panthéon des héros de l'indépendance polonaise, bien qu'actuellement il ne soit même pas nommé dans les livres d'Histoire de la Pologne, alors que les troupes polonaises venues combattre en France durant la Seconde Guerre Mondiale auraient pu aussi dire, comme les Américains en 1917 : « La Fayette, nous voilà ! Lafajet, jesteśmy tutaj ! ».